

15 à 18 livres environ de pommes de terre, par jour, indépendamment du foin que l'on jette toujours dans la râtelier, nourrit très-bien les bœufs destinés à la boucherie; il en faut un peu moins pour les vaches, qui alors donnent du lait en abondance; cette nourriture soutient également les chevaux à la charrue, dès qu'ils en contractent l'habitude; ils frappent du pied des qu'ils voient arriver le panier qui contient les pommes de terre; cette nourriture est propre aussi aux moutons à l'engrais; elle profite beaucoup aux cochons et aux oiseaux de basse-cour.

Quel bénéfice le cultivateur retirerait des pommes de terre, s'il pouvait se déterminer à consacrer annuellement à leur culture deux pièces de terre les plus voisines de son habitation, d'une étendue proportionnée, l'une pour les besoins de la famille, et l'autre à l'usage du bétail, ayant soin de choisir les meilleurs espèces, et d'en changer la semence de temps à autre, afin qu'il n'y ait point de dégénération dans l'espèce. On ne verrait plus tant de terrains inutiles ou stériles, parce qu'ils ne sont pas suffisamment fumés ou travaillés.

Il serait à souhaiter que partout on pût arroser d'un peu d'eau salée les pommes de terre près d'être administrées aux bestiaux; elles auraient plus de goût, deviendraient une nourriture moins délayante, une substance moins réchauffante, surtout si on les associait avec d'autres racines, non seulement à cause de la surabondance d'eau qui constitue les premières, mais encore parce que les mélanges plaisent à tous les êtres; les turneps ou gros navets en rendront la nourriture plus consistante, et la betterave à vaches plus savoureuse.

On a remarqué que les animaux qui commencent l'usage des pommes de terre sientent plus liquide qu'à l'ordinaire. Cet inconvénient, qui cesse bientôt d'en être un, se manifeste également lors de la transition du fourrage sec au fourrage vert. Une observation importante, faite par tous les cultivateurs qui ont nourri leurs bestiaux avec les racines, c'est que ceux de ces animaux qui font des crottins naturellement secs et brûlants rendent de excréments visqueux et glutineux, semblables en quelque façon à ceux des vaches de manière que le sol léger qui procurerait au bétail une excellente nourriture recevrait en échange la nature d'engrais qui lui convient le mieux pour produire de bonnes qualités de légumes.

Pour les racines potagères, il n'y en a point qui soit susceptible d'être autant de ressources et de profit que la pomme de terre; elle conserve dans leur ombonpoint les bestiaux qui s'en nourrissent et rend leur fumier plus propre à l'amendement des terres. Avec cette denrée, les fermiers trouveront dans leurs fouds les plus médieuses l'avantage de faire des élèves pendant l'été, et, l'hiver, d'entretenir un grand nombre de bestiaux.

Le petit cultivateur, à son tour, fera rapporter à son faible héritage de quoi nourrir sa famille, sa vache, son cochon, sa volaille. Jamais cette culture ne pourra devenir préjudiciable à celle des grains, quand bien même l'une et l'autre seraient également abondantes. La pomme de terre, en un mot, est un aliment local qui diminuera la consommation des grains dans les campagnes, et fera disparaître ces fléaux des grandes populations, le monopole, l'accaparement et la famine.

*Epoque à laquelle il convient d'utiliser les racines.*— On pourrait commencer à jouir des racines dès la fin de septembre ou au commencement d'octobre, surtout si le fourrage était rare, parce que, dans leur nombre, il y en a de hâtives et de tardives; commencer d'abord celles qui sont

sensibles au froid, telles que la pomme de terre et finir par le navet de Suède; plante qui brave la gelée. Il est possible que les animaux qui ne sont pas encore familiarisés avec les racines, montrent de la répugnance à les manger; mais on les habitue insensiblement à cette nourriture, en ne leur administrant, dans le commencement, que bouillies dans de l'eau, et mélangées avec un peu de son, de foin, etc. Le grand point pour les animaux qu'on engraisse, c'est de leur donner peu à la fois, pour les exciter à manger plus qu'ils ne le feraient, si on leur en donnait des quantités considérables.

Les racines s'administrent ordinairement quatre fois le jour aux bestiaux: le matin, à midi, à cinq heures et à neuf heures du soir; cette dernière ration doit être plus forte. Lorsqu'on approche du terme de l'engrais avec des racines il faudrait, avant de les livrer aux bouchers, les soumettre une quinzaine de jours à l'usage du foin ou quelque autre farineuse, par intervalle, afin de rendre leur graisse plus ferme et leur chair plus succulente, surtout quand les racines appartiennent à la famille des choux ou à celles qui ont un moutant propre à communiquer un mauvais goût à la viande.

*Usage du vert.*— C'est la nourriture fraîche herbacée du printemps qu'on donne habituellement pendant une partie de l'année aux animaux, ou qu'ils prennent à la pâture, ou bien c'est un aliment médicamenteux auquel on les assujettit passagèrement.

Les jeunes chevaux, fatigués par un travail trop considérable, à la suite des fièvres inflammatoires, lorsqu'ils sont dégoutés ou qu'ils maigrissent sans cause apparente, trouvent dans le vert un véritable remède, également efficace pendant le traitement d'une foule de maladies chroniques; il flatte le goût des animaux qui en ont essayé; il est pour eux ce que le lait, les fruits rouges, le suo dépuré des plantes sont pour l'homme; il entretient pendant toute la durée de son usage le ventre libre, donne au poil son éclat, en un mot, l'invisible transpiration, de manière que souvent un mois après ce régime, ils ne sont plus reconnaissables.

Mais autant l'usage du vert est salutaire dans tous ces cas, autant il est préjudiciable aux animaux vieux, et même, quelque soit leur âge, à ceux qui sont affectés de maladies, résultant du relâchement des solides et de la décomposition des fluides; il arrive souvent que, ainsi que tous les remèdes, il a besoin d'être aidé dans ses effets, et que quelquefois on a négligé certaines précautions d'où dépendait la réussite.

On fait prendre le vert sur pied dans la prairie même, ou on le donne à l'étable: dans l'un et l'autre cas, il importe d'y disposer les animaux, en ne leur donnant qu'avec les précautions citées, d'abord mélangées avec le foin et un peu de grains; si c'est dans l'herbage même qu'ils sont mis au vert, il faut les y conduire et les rentrer pendant huit jours; en retardant tous les jours un peu jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés à la fraîcheur des nuits; pour les vaches il est plus sage et plus économique de leur donner le vert à l'étable pendant le premier mois, selon la cause qui on a déterminé l'usage. Comme il est essentiel qu'il renferme autant d'eau que la nature des plantes le comporte, on doit le faucher, s'il appartient à la famille des graminées, avant que l'épi soit sorti du fourreau, parce qu'alors l'herbe serait trop substantielle, trop nourrissante et provoquerait la fourbure; il faut alors la couper jeune et ne la donner qu'insensiblement par poignée pour soutenir leur appétit et prévenir leur goût.

Quelques cultivateurs s'opiniâtrent à vouloir saigner les bestiaux avant de les mettre au vert, rien n'est plus abusif;